

Supplément au SOP n° 156, mars 1991

L'AUTRE PAIX

Contribution d'Olivier CLEMENT,
professeur à l'Institut de théologie orthodoxe
de Paris (Institut Saint-Serge)
au recueil *La Pace come metodo
et non come fine auspicabile*
(Ed. Jaca Book, Milan, mars 1991).

Document 156.B

L'autre paix

I. La paix du Christ: une Tradition.

L'Ecriture et Jésus lui-même donnent au mot paix un sens spirituel et eschatologique. La paix désigne le don de Dieu, bien plus: sa venue, sa présence, car Dieu est l'unique source de la véritable paix. Le titre messianique de "Prince de la paix" que l'on trouve dans le Proto-Isaïe (9,6) s'applique en plénitude au Christ, "roi de la paix" (He 7,2). Dans le Nouveau Testament, la "paix du Christ" est synonyme de cette vie plus forte que la mort que nous apporte la Résurrection. Paix, vie, amour et joie sont ainsi presque synonymes. L'annonce évangélique: "Paix sur la terre" est, en effet, réalisée par le Christ, en Christ qui réunit Dieu et l'humanité en comblant la distance entre le créé et l'incréé, en triomphant du péché, de la mort et de l'enfer. Il "fait la paix par le sang de sa croix" (Col 1,20), par son sacrifice qui n'est pas de réparation, mais d'unification, de réintégration.

En s'enracinant dans l'Eglise Corps du Christ, Temple du Saint Esprit, le chrétien, à la mesure de sa confiance et de son humilité, connaît, quelles que soient les vicissitudes de sa destinée, la paix des profondeurs, par laquelle s'anticipe en lui le Royaume. "Que le Dieu de la paix lui-même vous sanctifie totalement, et que votre être entier, l'esprit, l'âme et le corps, soit gardé sans reproche pour l'Avénement de notre Seigneur Jésus-Christ" (1 Th 5,23). De même saint Pierre évoque la "douceur" et la "paix" de "l'homme intérieur du coeur" (1P 3,4).

Cette paix n'est pas pour autant un repli^{e/}ment sur l'intériorité. L'homme est appelé en effet, telle est sa vocation "iconique", à participer à

la vie même de la Trinité: " Qu'ils soient un comme nous sommes un" dit Jésus à son Père, qu'il fait nôtre (Jn 17,1). La paix de la personne s'accomplit dans celle de la communion. Le chrétien, où qu'il se trouve, doit devenir un pacificateur de l'existence, qu'elle soit humaine ou cosmique. "Recherchez la paix avec tous, sanctification sans laquelle nul ne verra le Seigneur" (He 12, 14). La communauté eucharistique, appelée aux premiers siècles agapé en grec, caritas en latin, devait, elle surtout, devenir dans le monde un exemple et un germe de paix: c'est pourquoi elle rassemblait, au grand étonnement des païens, des hommes et des femmes de toutes conditions sociales et de toutes appartenances ethniques. Le texte décisif, ici, fut la Béatitude concernant les "artisans de paix" qui "seront appelés fils de Dieu", adoptés dans le Fils, donc proprement "déifiés". Ainsi les disciples de Jésus étaient voués à garder la paix entre eux (Mc 9,10) et avec tous les hommes (Rom 12,18; 2 Co 13,11).

Les chrétiens des premiers siècles avaient le sentiment très fort que l'Eglise, par sa présence, sa prière, l'exemple et l'action de ses membres, couvre le monde (à notre époque, Paul Evdokimov est allé jusqu'à dire que, " dans le mystère", c'est le monde qui est dans l'Eglise, et non l'inverse), qu'elle préserve la paix, retarde la Parousie dans son aspect (de destruction), (la hâte dans son aspect) de transfiguration. "Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde" dit, à la fin du 2ème siècle, l'Epître à Diognète (6,1). Ils maintiennent le monde, sont pour lui un principe de cohésion interne, de vie et de paix. "Il n'y a aucun doute pour moi: c'est à cause de l'intercession des chrétiens que le monde subsiste" écrit Aristide dans son Apologie . Tel est le rôle sacerdotal du peuple chrétien tout entier, nettement indiqué par le "Sermon sur la montagne". "Vous êtes le

sel de la terre", ce qui renvoie au Lévitique (2,13): "Tout ce que tu présenteras en oblation sera salé ...". Vocation nettement indiquée aussi par l'Apocalypse et la Prima Petri, qui appliquent aux membres de l'Eglise la promesse faite jadis par la bouche de Moïse au peuple élu: " Vous serez, pour moi, un royaume de prêtres et une nation de saints" (Ex 19,6; cf. Ap 1,5 et 1 P 2,9).

Les Pères de l'Eglise ont mis l'accent sur ce caractère spirituel, mais aussi dynamique et contagieux, de la paix, anticipation active du Royaume. Clément de Rome, dans sa Lettre aux Corinthiens (19,2-3), souligne que " la paix est le but qui nous a été proposé dès le commencement (...) Une paix profonde et joyeuse nous a été donnée à tous, avec un désir insatiable de faire le bien et une abondante effusion de l'Esprit". Saint Basile, dans sa Lettre 203, rappelle que "le Christ est notre paix" et donc que "celui qui cherche la paix cherche le Christ ... Sans amour pour les autres, sans une attitude de paix à l'égard de tous, nul ne peut être appelé un véritable serviteur du Christ". Sans cesse les Pères citent les paroles du Christ: "Je vous donne la paix, je vous donne ma paix, non comme le monde la donne", cette paix ■ "qui dépasse tout entendement".

La paix du Christ vient dans le coeur de l'homme, elle rayonne, elle se manifeste comme amour responsable et créateur, elle acquiert ainsi une portée sociale. Les chrétiens constituent "la race pacifique" (eirénikon genos) écrit superbement Clément d'Alexandrie, le Christ les emploie comme " des soldats de la paix" (Exhortation aux païens, 11). " Rien ne caractérise davantage un chrétien que d'être un artisan de paix " écrit saint Basile dans sa Lettre 114.

Ce combat pour la paix est inséparable d'un combat pour la justice. Les Pères grecs, mais aussi un saint ^{(Ambroise} ~~Augustin~~ en Occident, ont rappelé que la terre n'appartient qu'à Dieu et donc que ceux qui se prétendent ses

propriétaires (qu'il s'agisse des particuliers ou des collectivités, des Etats) ne sont jamais que ses gérants: ils ne peuvent disposer des ressources et des produits de la terre que pour le bien commun, c'est-à-dire pour un partage librement consenti. Saint Jean Chrysostome élaborait un plan pour extirper ainsi la misère de la grande ville d'Antioche, il martelait que le "sacrement de l'autel" n'est rien s'il ne se prolonge dans le "sacrement du pauvre".

Durant la période pré-constantinienne, l'Eglise, indépendante de l'Etat et souvent persécutée par lui, demanda à ses membres d'adopter une position fondamentalement pacifique (sans qu'on puisse l'appeler pacifiste au sens systématique et idéologique aujourd'hui pris par ce mot). L'armée romaine, aux trois premiers siècles de notre ère, était une armée de métier, et la plupart des écrivains ecclésiastiques estimaient que ce métier, avec quelques autres, devait être évité par les chrétiens. Pour Tertulien par exemple, c'est à la fois parce que le culte de Rome et de l'empereur est imposé aux légionnaires, et parce que les "fils de la paix" ne peuvent tuer: " Un fils de la paix peut-il prendre part à une bataille?" (Sur la couronne 11,17). Au 3ème siècle, quand le christianisme commence à devenir une religion de masses, la Tradition Apostolique (16) accepte que des chrétiens maintiennent l'ordre et gardent les frontières, mais leur interdit de tuer: "S'ils le font, il faudra les expulser de l'Eglise". Origène, à la même époque, dans son Contre Celse, explique les chrétiens "ne peuvent eux-mêmes porter les armes contre aucune nation, ni apprendre l'art de la guerre. En effet, Jésus a fait de nous des fils de la paix" (5,33).

Avec la "conversion" des empereurs, la fin des persécutions, l'aide apportée par l'Etat à l'Eglise (et qui seule par exemple a permis la tenue des Conciles OEcuméniques), avec la proclamation par Théodose, à la fin du

4ème siècle, du christianisme comme religion d'Etat, l'incorporation de valeurs chrétiennes dans la législation impériale et la présence de chrétiens aux plus hauts postes de responsabilité, le climat psychologique change, l'Eglise est appelée à prendre comme directement en charge l'histoire. Défendre l'Empire, le politeuma chrétien, espace providentiel de paix, demeure de l'Eglise, piscine baptismale des nations, apparaît désormais comme défendre la foi. Pourtant l'idéal de paix persiste dans la conscience chrétienne. Dans sa 14ème homélie sur Phil 8, saint Jean Chrysostome s'écrie: " Faire la guerre, c'est se déclarer à la fois contre Dieu et contre le prochain. Etre en paix avec tous les hommes, voilà ce qu'exige de nous le Dieu qui les sauve. ' Bien heureux les artisans de paix car ils seront appelés fils de Dieu'. C'est ainsi que l'on imite le Fils de Dieu, en préservant la paix". Tuer à la guerre aux premiers temps de l'Empire chrétien, était tenu pour un "péché involontaire", péché grave cependant et qui entraînait pour trois ans une privation de communion (13ème canon de saint Basile).

Peu à peu cependant, l'attitude pacifique de la première Eglise fut comme repliée sur la prière liturgique, - " en paix prions le Seigneur -, et sur le rôle d'exemple et d'intercession dévolu aux moines et aux clercs. Ceux-ci devaient non seulement refuser de servir dans l'armée, mais même renoncer au droit de légitime défense. Le 5ème canon de saint Grégoire de Nysse stipule qu'un prêtre, "même si c'est involontairement (c'est-à-dire en se défendant) qu'il est tombé dans la souillure du meurtre, sera privé de la grâce du sacerdoce, qu'il aura profané par ce crime sacrilège". L'interdiction faite aux clercs et aux moines de servir dans l'armée est parallèle à celle d'assumer une responsabilité dans l'administration ou le gouvernement de l'Etat. Ces deux injonctions, - de non-violence et de non-pouvoir -, se combinent dans le 7ème canon du Concile de Chalcedoine:

" Ceux qui sont entrés dans la cléricature ou qui se sont faits moines ne doivent plus prendre du service dans l'armée ou accepter une charge civile ..." Les moines assument désormais le sacerdoce universel, - de pacification sociale et cosmique -, qui revenait auparavant à tous les chrétiens. Dès le milieu du 4ème siècle, Sérapion de Thmuis, ami de saint Antoine, n'hésite pas à leur appliquer la parole du Sauveur: "Vous êtes la lumière du monde". " A cause de vous, commente-t-il, par vos prières, l'univers est sauvé" (Lettre aux moines, 3).

Même dans l'Empire chrétien, l'Eglise d'Orient n'a jamais élaboré une théologie de la "guerre juste" comme l'a fait l'Occident à la suite de saint Augustin (volontiers cité aujourd'hui par Georges Bush!). Augustin, qui s'y connaissait, traitait d'hérésie manichéenne l'affirmation que la guerre serait intrinsèquement mauvaise et contraire au sens chrétien de l'amour. L'Orient a toujours pensé que la guerre est un mal mais un mal parfois nécessaire, un moindre mal, et cela dans deux cas seulement: guerre défensive ou guerre de libération; seul l'idéal de la paix est normatif. "Je sais bien que la guerre est un grand mal et même le plus grand des maux" écrit au 6ème siècle l'auteur anonyme du premier grand traité byzantin de stratégie. "Mais parce que les ennemis versent notre sang, parce qu'il est nécessaire à chacun de défendre sa patrie et ses concitoyens, nous avons décidé d'écrire sur la stratégie..." L'ouvrage se place dans une perspective purement défensive. Il préconise la manoeuvre et le subterfuge pour éviter la bataille et amener l'ennemi à se retirer de lui-même (Un traité byzantin anonyme de stratégie, in Griechische Kriegsschriftsteller, Leipzig, 1885, vol 2, p. 56 s.). De même le Strategikon de Maurice se prononce contre tout encerclement total qui pousserait l'ennemi, cerné, à combattre avec acharnement jusqu'au bout, et conseille

de lui laisser toujours une issue pour battre en retraite. Car tel est le but, et non de le massacrer (Ed. avec une trad. angl. par l'Université de Pennsylvanie).

Certes, en ~~O~~rient comme en Occident, l'affrontement avec l'Islam et l'esprit de croisade (ignoré cependant par les chrétiens des patriarchats d'Antioche et de Jérusalem), puis la montée des nationalités firent bien oublier le vieux canon écartant le guerrier de la communion. Et souvent on considéra comme un martyr celui qui combattait pour défendre sa terre et sa foi. Pour-tant, nous retrouvons la conception byzantine de la guerre dans la stratégie d'un Koutousov lorsque Napoléon envahit la Russie en 1812. La bataille de Borodino, livrée à regret, fut purement défensive, puis Koutousov n'hésita pas à abandonner Moscou. Lorsque Napoléon, surpris par l'hiver, se retira, Koutousov se contenta de le harceler, n'ayant d'autre but que de le reconduire à la frontière (la suite du conflit n'a pas dépendu de lui). Alexandre 1er tenta de reconstituer une sorte de chrétienté (le politeuma byzantin, la républica christiana occidentalis) en tenant compte des divisions entre chrétiens. Ce fut l'organisation de la "Sainte Alliance" (qu'il ne faut pas confondre avec la "Quadruple Alliance", réactionnaire et immobiliste, de Metternich): il s'agissait de pacifier durablement l'Europe par une entente "oecuménique" entre la Russie orthodoxe, la Prusse luthérienne, l'Angleterre anglicane, l' Autriche puis la France catholiques. Cette société chrétienne des nations européennes aurait réconcilié tradition et liberté. La montée des nationalismes et l'éclatement corrélatif des Empires multinationaux firent échouer ce projet. Il ne faut pas oublier cependant que l'empereur de Russie Nicolas II, en 1901, proposa et obtint la création du tribunal de La Haye, auquel il aurait voulu donner

une efficacité suffisante pour éviter désormais les conflits.

Je tenais à rappeler cette tradition, - dont seul l'esprit nous importe-, parce qu'elle n'est guère connue en Occident où l'Eglise développa plutôt une théologie de la "guerre juste" et tenta de légiférer au sujet du ius belli et ius⁽ⁱⁿ⁾ bello. Les élaborations du "droit des gens" et de la "guerre classique" (celles-ci analogue aux conceptions byzantines avec, en plus, un aspect ^(de jeu) esthétique) furent balayées par le déclenchement de la révolution française, puis par les guerres "hyperboliques" provoquées par les grandes idéologies de notre siècle. Les chrétiens furent ballotés, voire déchirés, entre idéologies conquérantes et patriotismes sur la défensive. La papauté, libre mais inécoutée, multiplia d'infructueuses démarches de paix, notamment avec Benoît XV durant la première guerre mondiale.

II. Aujourd'hui: quelques remarques.

Aujourd'hui le risque d'un suicide de l'humanité et d'un anéantissement de toute vie terrestre par une guerre nucléaire ne peut plus relever ni d'une théologie de la "guerre juste" ni d'une théologie - ou plutôt, dans le langage technique du christianisme oriental, d'une économie du "moindre mal". Non seulement pareil conflit causerait la mort d'un nombre incalculable d'êtres humains, mais il compromettrait l'existence des survivants. Des maladies incurables, des mutations génétiques interviendraient. Bien plus: certains spécialistes estiment qu'une des conséquences d'un tel conflit serait l'hiver dit nucléaire; les perturbations

climatiques entraîneraient la disparition de la vie sur la terre.

Ces craintes, l'"équilibre de la terreur", le jeu terrible de la "dissuasion", le "jamais plus la guerre" de Paul VI repris par Jean-Paul II, ont empêché le déclenchement d'un troisième conflit généralisé. Mais les pays riches, où la publicité monnaie en besoins artificiels le désir d'infini de l'homme, non seulement développaient des armements de plus en plus sophistiqués, mais les vendaient aux pays pauvres. Lesquels, économiquement inadaptés et exploités, souvent livrés à la famine par la destruction de l'environnement dont les pays développés sont souvent responsables, ne parvenaient pas à maîtriser la modernité et fuyaient leurs problèmes dans des conflits régionaux que l'opposition de l'Est et de l'Ouest attisait. De sorte qu'entre 1945 et 1989 la tranquillité, l'opulence et le gaspillage des riches ont été payés par 130 guerres que les pauvres se sont faites avec les armes achetées à ces mêmes riches. Ces guerres, au total, ont fait autant de victimes que le second conflit mondial.

L'opposition de l'Est et de l'Ouest permettait à "la peur cachée de la mort", d'autant plus exapérée en Occident qu'elle est refoulée, de se décharger dans la perpétuelle dénonciation d'un ennemi omniprésent. L'effondrement du monde communiste a laissé un moment les Occidentaux triomphants et déconcertés. Quelques fanatiques du néo-libéralisme ont même parlé de "fin de l'histoire". Mais la disparition du bouc-émissaire patenté n'aurait pu avoir de résultats positifs que si elle s'était accompagnée d'un sursaut spirituel. L'échec du communisme venait de son incapacité à susciter des valeurs, une éthique, des raisons de vivre et de travailler ensemble. La pérestroïka naissait, dans une génération plus jeune et plus responsable de dirigeants, du constat

de l'effondrement moral de l'homme soviétique. Ce n'est pas pour rien qu'on s'est mis alors à parler là-bas de "révolution spirituelle", de "révolution de la personne". La montée farouche ou quasi-capillaire du christianisme, qu'il soit catholique, orthodoxe ou baptiste, a fortement contribué aux événements, en même temps que l'humanisme et le goût des "lumières" d'un Sakharov. C'est le meilleur de l'Occident que ces pays réclamaient et réclament toujours: la démocratie pluraliste, au sens du respect de l'autre, la liberté de l'esprit, un humanisme ouvert à l'énigme de l'homme, un christianisme libéré du ghetto et capable de transformer du dedans la modernité.

Quelques uns ont compris cela en Occident. Mais il était plus facile d'exporter le sacro-saint Marché, dont les techniques sont bien mal adaptées à des pays aux fortes traditions communautaires (comme l'a noté récemment Soljénitsyne), (aussi, la demande étant forte, reconnaissons-le) d'exporter les sous-produits de la culture de masse américaine, déjà triomphants en Europe occidentale. Il était plus facile surtout de préférer à l'exigence spirituelle la dénonciation d'un nouveau bouc-émissaire: le Sud en général et, plus précisément, l'Islam, le monde arabo-islamique (les Occidentaux ignorent en général qu'il existe des centaines de millions de musulmans qui ne sont pas arabes, et des millions d'Arabes qui ne sont pas musulmans, mais chrétiens).

Le monde arabe, dont la science et la pensée furent les moteurs de la civilisation méditerranéenne au temps des Omeyyades et des ~~Abassides~~ ^Y (dont la capitale était Bagdad) a subi, à partir du 13ème siècle, d'abord la menace des steppes (les Mongols) puis la domination des Mamelouks et des Ottomans. Il s'est alors fermé, a perdu son caractère pluraliste, a clos l'interprétation de l'Ecriture et n'a pas su développer la scientificité qu'il avait lui-même éveillée. Le choc de la modernité occidentale a

disloqué l'habitat, les mœurs, les mentalités. La défaite de juin 1967 devant l'armée israélienne, l'oppression des "territoires occupés", la proclamation de Jérusalem comme "capitale éternelle" de l'Etat d'Israël ont contrarié l'irrésistible évolution des pays musulmans vers une certaine laïcité et suscité des phénomènes d'"idéologisation" du religieux.

Rien de tout cela n'était fatal. Un effort occidental, européen surtout, pour comprendre en profondeur le monde arabe et développer vigoureusement toutes les rives de la Méditerranée aurait pu conjurer le destin. Au lieu de quoi ce fut, depuis 24 ans, et malgré tant de résolutions des Nations Unies, le désespoir sans écho des Palestiniens, même quand il eut pris la forme de l'Intifada. Ce fut le soutien de l'Occident au puritanisme hypocrite et anti-culturel des Wahabites qui financent partout dans le monde les mouvements de l'"islamisme radical", et aux émirs corrompus des pays du Golfe. Ce fut l'abandon du Liban empêché par des interventions extérieures de se réunifier dans la justice et de retrouver son rôle de laboratoire pour la rencontre et le dialogue entre chrétiens et musulmans.

Je ne veux pas m'étendre sur les origines de la guerre actuelle (j'écris ces lignes, en février 1991, au moment de l'initiative de paix de Gorbatchev dont l'issue est encore incertaine). Je voudrais seulement souligner l'abîme culturel qui sépare les Irakiens des Américains. L'Irak est une terre de très vieille civilisation, restée d'une grande force créatrice: depuis la seconde guerre mondiale, il a donné au monde arabe ses plus grands poètes, un art original et tout particulièrement un urbanisme qui a su s'inspirer de la tradition dans une perspective d'avant-garde. Saddam Hussein est un dictateur médiocre et dur, qu'on peut mettre en série, non pas avec Hitler et Staline (son expansionisme est régional et non mondial) mais avec les nombreux tyrans que les Balkans et le

Moyen-Orient, le Tiers Monde en général, ont connu dans les vingt ou trente dernières années (et dont certains sont devenus les alliés des Américains). Il s'est montré, dans le cadre d'un régime laïcisant, tolérant pour les minorités chrétiennes, mais impitoyable pour les minorités ethniques. C'est un nationaliste arabe, qui a joué sur l'opposition de l'Est et de l'Ouest, tout en cherchant des amitiés européennes, notamment du côté de la France. Il a écrasé le parti communiste irakien et, armé par les Russes et les Européens, provoqué et contenu - pour le compte des clients arabes de l'Occident - un Iran dont les relations avec l'Irak ont été en réalité, dans l'histoire, complexes, souvent fécondes, et marquées par une parenté religieuse, celle du shiisme. Le Koweït refusait d'abolir sa dette, faisait baisser le prix du pétrole, gênait le plein accès de l'Irak à la mer. Saddam Hussein l'a envahi, sans mesurer, là encore, les conséquences de sa décision, et trompé, semble-t-il, par l'ambiguïté des propos de l'ambassadrice américaine à Bagdad. L'acte est moralement indéfendable, quel que soit le caractère artificiel des frontières tracées par la colonisation, le fait que ce territoire était contesté depuis l'époque ottomane et l'impossibilité de transposer sans autre dans le monde arabe du Machrek la notion européenne de "nations" au pluriel. Le caractère extrêmement rapide et violent de la riposte américaine, joint à l'orgueil et à la jactance du bédouin, ont conduit Saddam Hussein à l'intransigeance que l'on sait. Sa résistance à l'énorme puissance américaine, ses attaques contre les émirats du pétrole, la justice, surtout, réclamée pour les Palestiniens, ont fait de cet homme, que la plupart des Arabes méprisaient, leur porte-parole et leur héros, l'expression de leur humiliation et de leur fierté. Il a été alors amené à puiser dans les thèmes et les exemples de la configuration culturelle de l'âge classique, dans un passé idéalisé où le combat, finalement

victorieux, contre l'envahisseur occidental, tient un grand rôle et que traversent des figures inductrices comme celle de Saladin. Il s'est même, lui, le laïc, "converti", pour mobiliser en sa faveur l'Umma, bien que les musulmans qui lui sont le plus favorables sourient de sa foi improvisée et de ses citations maladroites et incorrectes du Coran. La "diabolisation" de Saddam Hussein est née, en France ^{(et} en Angleterre, du souvenir amer, du remords tenace, laissés par Munich. Aux Etats-Unis, au désir déjà ancien de contrôler militairement les champs pétrolifères du Moyen-Orient s'est ajoutée, et le président George Bush en semble pénétré, la piety on the Potomac, religion des lumières et du progrès à coloration biblique. Cette religion donne aux Américains la certitude d'être un peuple différent chargé d'accomplir ici-bas les desseins de Dieu, - This nation under God, In God we trust -, d'être le nouveau peuple d'Israël, our American Israël, soldat de Dieu pour faire triompher le Bien dans un monde possédé par le Mal.

Ainsi est apparu, dans cet affrontement, le pire langage "religieux", celui de l'exclusion et de l'exécration où l'autre est maléficié. ~~Chacun~~ Chacun affirme servir, avec l'aide de Dieu, le Bien absolu contre un ennemi qui incarne le Mal absolu et donc doit être détruit. Ce qui ne facilitera pas les compromis indispensables pour terminer au plus vite cette guerre et cicatriser ses plaies.


III. La "race pacifique".

Le problème, pour les chrétiens, semble donc de trouver une attitude juste par rapport à la paix. Celle-ci ^{(ne} peut être une idolâtrie de la vie biologique, de la vie en-deçà de la mort, comme semblent souvent

le supposer les pacifiques occidentaux, particulièrement en Allemagne. La vie biologique ne peut être un absolu, la grandeur de l'homme est de pouvoir la risquer, dans le dépassement et le sacrifice. " Ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais qui ne peuvent tuer l'âme" (Mt 10, 28). Le plus haut sacrifice est de donner sa vie pour ses amis sans prendre la vie de quiconque. Le cas extrême, ici, est celui du martyr. Mais souvent il a fallu donner sa vie pour ses amis en acceptant de les défendre par la guerre. Sans doute la conjoncture actuelle, dans l'histoire du monde, nous fait souhaiter la métamorphose du guerrier de mort en guerrier de vie. Mais le guerrier de vie n'est pas un pacifiste, c'est un pacificateur.

La paix, pour nous, ne peut davantage se réduire, pour se limiter au conflit actuel, à un catalogue de buts de paix", si nécessaires soient-ils: libération du Koweït, respect du peuple irakien et de son patrimoine économique et culturel, désarmement équilibré de la région, reconnaissance mutuelles des Israéliens et des Palestiniens, restauration d'un Liban libre, démocratique et pluraliste... La fin de cette guerre, il faut le craindre, ne résoudra aucun des vrais problèmes qui tenaillent le Proche et le Moyen Orient. Les rancœurs s'accumuleront, le fossé entre les cultures se creusera. Le risque sera grand de voir les vainqueurs réaliser des plans depuis longtemps préparés pour balkaniser la région en petits Etats confessionnels, ce qui marquerait la fin des chrétientés locales. Les Etats-Unis seront tiraillés entre leur relatif affaiblissement économique et leur énorme puissance militaire, ils seront tentés par une politique néo-coloniale colorée par le messianisme du Bien, ils ^{se}trouveront engagés sur les voies de l'Empire mondial non seulement par ce déséquilibre des forces mais par l'expansion universelle de leur culture de masses. Peu capables pourtant, semble-t-il,

de comprendre toute la diversité planétaire, ils ne pourront que caricaturer à leur profit un "nouvel ordre mondial". Un désordre généralisé s'instaurera. Une autre paix reste à inventer.



Le moment semble venu où la "race pacifique" doit s'affirmer ~~comme telle~~ comme telle, pour que commence une nouvelle étape de ces "derniers temps" où mûrit le Royaume et qu'advienne cette civilisation planétaire que nous sentons poindre à travers tant de promesses et tant de convulsions. Aux temps de chrétienté, les attitudes fondamentales de la foi ont été, nous l'avons dit, comme repliées sur la vie individuelle, particulièrement sur la vie monastique. Il importe de leur donner maintenant toute leur portée, non seulement dans le cadre de certaines nations, mais à l'échelle mondiale. Rappelons successivement leurs principes puis leur méthode.

Dans l'ordre des principes, deux points sont à souligner: l'unité humaine ontologiquement instaurée en Christ, l'injonction évangélique d'"aimer ses ennemis".

Le Christ, selon le dogme de Chalcédoine, est à la fois "consubstantiel" à son Père (et à l'Esprit) dans sa divinité, et "consubstantiel" à nous dans son humanité. Autant dire qu'il nous communique la manière d'être de Dieu, qui est la communion. Communion immédiate en Dieu, dont elle constitue l'être même, communion qui nous est offerte en Christ, dont nous sommes membres, auquel nous sommes incorporés au sens le plus réaliste, mais que nous avons à actualiser, dans l'Esprit et notre liberté, en la marquant chacun de notre génie personnel. "Qu'ils soient un comme nous sommes un", demande Jésus à son Père, " moi en eux et toi en moi, afin

leur unité soit parfaite ..." Dans l'Esprit, à travers le Christ, vers le Père, cette immense unité humaine conjointe à une non moins absolue diversité s'enracine dans le mystère trinitaire. André Tarkovsky, commentant son film sur Roublev, remarque, à propos de l'icône célèbre des Trois enclos dans le cercle de l'unité: "Voici enfin la Trinité, grande, sereine, toute pénétrée d'une joie frémissante d'où jaillit la fraternité humaine. La distinction concrète d'un seul en trois et la triple union dans le Seul offrent une perspective prodigieuse à l'avenir encore épars dans les siècles..."

Le Christ rencontre chacun dans son secret, ce secret qui le fait unique, au-delà de son bien et de son mal, de ses rôles et de ses masques. Mais lui-même est le "consubstantiel", le non-séparé, il assume et "récapitule" toute l'humanité. Il donne à chacun de nous, en le couronnant d'une flamme unique de l'Esprit, cette ouverture proprement ontologique à l'unité humaine, cette existence pan-humaine et cette capacité donc de prendre en soi tous les hommes. Le Corps du Christ saisit et arrache au néant l'humanité, dans la totalité de l'espace et du temps, bien au-delà des frontières visibles de l'Eglise. Car l'Eglise, dont nous savons où est le coeur, n'a pas spirituellement de frontières: elle constitue la pointe émergée de l'iceberg, la pars pro toto sacerdotale qui célèbre pour tous les hommes et pour l'univers. La "race pacifique", aujourd'hui, doit non seulement prier pour l'entière humanité, "pour des saisons heureuses et l'abondance des fruits de la terre", mais s'engager dans l'histoire pour que tous les hommes soient respectés, toutes les cultures sauvegardées, toute la terre embellie et spiritualisée. Chaque membre de la "race pacifique" doit apprendre à voir le Christ dans tout visage quelles que soient les convictions ou l'absence de convictions de cet

homme, même et surtout s'il ignore ou refuse le Christ. Celui-ci ne nous appartient pas, il est "l'homme-maximum" comme disait Nicolas de Cuse, *il ne cesse de descendre aux limbes vers ceux qui l'ignorent,* —————> il ne cesse d'ouvrir ses plaies à ceux qui le refusent.

L'humanité, aujourd'hui, constate qu'elle s'unifie et se crispe dans ses spécificités menacées. Il appartient à la "race pacifique" de sauvegarder tout ce qui peut-~~l'~~^{être} du patrimoine sa sagesse et de beauté des civilisations " traditionnelles" tout en leur permettant d'accéder à une modernité qui ne doit pas être seulement usage habile de certaines techniques, mais liberté responsable de la personne. Déjà les intellectuels occidentaux élaborer^{nt} une culture ouverte, éprise de toute altérité, mais le jeu des interprétations n'est souvent qu'un rideau de fumée devant l'abîme du nihilisme et l'Occident de l'argent et de la machine détruit les cultures du Tiers Monde tout en les transformant en spectacle. Là doit intervenir la "race pacifique", sans autre programme que le rayonnement de la Trinité, unité absolue et diversité absolue, destruction de l'idole et avènement de l'icône, le christianisme comme religion de la résurrection et des visages.

Nous pourrions dire, avec Nicolas Fédorov, un philosophe religieux russe du siècle dernier: "Notre programme social est la Trinité"; ou, avec Pierre Leroux, socialiste évangélique dans la France de 1848: " Tous les hommes seront une seule Trinité". C'est sans doute ce que suggérerait Paul VI, dont Jean-paul II a repris l'expression, lorsqu'il parlait d'une "civilisation de l'amour". Les théologiens orthodoxes, de leur côté, ont évoqué " une civilisation de la communion". Non pas construction statique mais ferment toujours en action.

L'autre principe fondamental est l'injonction évangélique, si peu compréhensible d'abord, de l'amour pour les ennemis. Les Pères ascétiques


décèlent, à l'origine de la guerre permanente de tous contre tous, deux "passions-mères": l'avidité et l'orgueil. Elles recourbent le monde autour du moi individuel ou collectif et tendent à l'absorber en lui. Elles voudraient chosifier l'autre pour le transformer en instrument. Or ces deux passions-mères, dit Saint Maxime le Confesseur, ne font qu'exprimer l'angoisse fondamentale, "la peur cachée de la mort". J'ai besoin d'ennemis pour projeter sur eux mon angoisse, besoin de remplacer celle-ci par la peur qu'ils me causent, besoin enfin de les vaincre et de les réduire en esclavage pour qu'ils m'adorent et me permettent ainsi, au moins un instant, de me sentir dieu, c'est-à-dire libre de la mort... Voilà bien le péché: cette mort en moi, obsédante, refoulée, fascinante, qui me pousse au meurtre et au suicide ...

Or si le Christ est ressuscité, et nous en lui, la mort au fond de nous se transforme en confiance, l'enfer au fond de nous se transforme en Eglise. La mort est déjà derrière nous, ensevelie dans les eaux du baptême, la vraie: "vie morte", meurtre et suicide, fuite devant le néant et fascination du néant ... La mort physique n'est plus pour nous, comme toutes les morts partielles de notre destin, qu'un "passage", une "pâque", "le voile déchiré de l'amour" disait Hans Urs von Balthazar.

Alors nous apparaît un peu le sens de la parole de Jésus nous demandant d'"aimer nos ennemis: "Mais à vous je le dis, vous qui m'écoutez: aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient (...) Aimez vos ennemis et faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour. Et votre récompense sera grande, vous serez des fils du Très Haut car lui est bon pour les ingrats et pour les méchants. Ayez des entrailles de compassion, comme votre Père est un Dieu de miséricorde" (Luc 6, 27 s.)

Que se lèvent des hommes ayant franchi l'épreuve pascalle, des hommes morts et ressuscités dans le Christ. Ils n'ont plus besoin d'ennemis. Ils tentent de briser le cercle infernal de l'agression et de la vengeance qui, à son tour, provoque ou provoquera un jour une nouvelle agression plus violente. Soljénitsyne dans le Goulag, Vassili Grossmann dans Vie et Destin, tout récemment Tzvetan Todorov^{o/} méditant sur l'expérience des camps dans Face à l'extrême, ont observé que le prisonnier qui se trouve au-delà de l'instinct de conservation justement parce qu'il a tout perdu (et c'est une figure de mort-résurrection) est capable d'un humble souci de l'autre, un souci comme féminin, dit Todorov, qui retrouve ~~cela~~^{ainsi,} sans le savoir, les "entrailles de miséricorde", au sens utérin, dont parle l'Evangile. Todorov note encore, à la fin de son livre, que les justes n'appellent pas à la vengeance: car dit-il, si l'on déhumanise ceux qui ont cherché à vous déshumaniser, il n'y aura pas de solution, et l'on pourra craindre à nouveau ~~le pire.~~ le pire.

Ce pourrait être une grande leçon pour les futurs vainqueurs de la "guerre du Golfe".



La méthode ne doit pas séparer la contemplation et l'action, mais les intensifier mutuellement. On ne saurait être pacificateur si l'on n'est pas soi-même pacifié. C'est une longue ascèse, de foi et d'humilité, de dépouillement, pour unir l'intelligence et le coeur et transformer, au creuset du coeur conscient, l'énergie vitale bloquée dans les "passions" passives en "com-passion" active et créatrice. Nous avons besoin de vrais moines, de pères spirituels, qui vont jusqu'au bout des techniques d'oraison, "art des arts et science des sciences" et acquièrent ainsi une vision "apocalyptique" de l'histoire, mais aussi de "détechniciser" ces méthodes (comme le faisait au 14ème siècle un Nicolas Cabasilas) afin qu'elles

approfondissent dans l'existence, qu'elles enracinent dans le silence et le secret des hommes engagés dans les combats de la culture, de la société, de la politique. " Monachisme intériorisé", disait Paul Evdokimov. Afin que chacun devienne le prochain de tout autre, et sache accueillir " la gloire de Dieu cachée dans les êtres et dans les choses".

Le lieu d'enracinement de cette ascèse, en vérité " un lieu pour renaître", ne peut-être que la communauté baptismale et eucharistique, quelle que soit la forme qu'elle prenne. Un style de vie devrait s'y ébaucher, avec l'apprentissage du détachement, le refus de la course aux biens et au prestige, l'apprentissage de la rencontre d'autrui dans une unité sans confusion, à la fois de dignité et de respect.

Il ne s'agit pas de nier la violence, comme semblent parfois le rêver les pacifistes dont l'idéal fait songer au "dernier homme" de Nietzsche, méticuleusement heureux jusqu'à l'euthanasie. Nier la violence serait castrer l'homme. Il faut la canaliser et la transfigurer, comme commença de le faire l'Eglise du haut moyen-âge en transformant le guerrier sauvage en chevalier (dont on peut rapprocher le "saint prince" de l'Eglise russe). Le chevalier de l'aube du second millénaire était appelé à tuer. Le chevalier de l'aube du troisième millénaire sera appelé à faire vivre, à communiquer la résurrection.

La violence se transfigure par l'ascèse et la création. L'ascèse prend pour matière l'ascète lui-même: elle est création intériorisée. La création prend pour matière la terre et la cité des hommes pour y multiplier la justice et la beauté. Elle est ascèse extériorisée. La vraie beauté, ni de magie, ni de possession, "suscite la communion" disait Denys l'Aréopagite. Il importe de la multiplier jusque dans la vie quotidienne.


Transfigurer la violence doit avoir un socle: la canaliser. Cela se fait par le droit, qui interdit la manifestation des pulsions de mort, et

par le jeu qui les sublime. Mais sans les perspectives de la transfiguration, le droit devient vengeance (surtout quand il est exercé par les vainqueurs: qui nous donnera une véritable cour de justice internationale, dotée d'une autorité spirituelle irrécusable?) et le jeu déchaîne le massacre ...

La démocratie canalise la violence quand elle la fait passer du plan physique au plan verbal. Elle la transfigure quand l'opposition est ressentie comme nécessaire pour la critique et le dialogue.

La "race pacifique" est libérée de la peur. Elle peut entrer avec un coeur pacifié, une intelligence aimante, c'est-à-dire à la fois libre et critique, dans ce que j'appellerai, avec les philosophes religieux russes, les espaces de la divino-humanité. Toutes ^{les} expériences du divin et toutes les expériences de l'humain nous passionnent car toutes, nous le savons, sont travaillées par l'Esprit et il nous appartient de les faire converger vers le Christ qui vient car il "récapitule" le maximum de divinité et le maximum d'humanité, pour paraphraser l'expression de Nicolas de Cuse que je citais tout à l'heure. Tout ce qu'il nous faut dire, et tel me semble désormais le sens de la mission, c'est que le divin et l'humain ne peuvent se révéler pleinement qu'ensemble, sans séparation ni confusion. La séparation serait liberté sans amour, la confusion (ou mélange: on a reconnu, je pense, les adverbess de Chalcédoine) amour sans liberté. Aux humanistes tentés par le nihilisme, nous rappellerons que l'homme est infiniment plus profond que tout ce qu'ils avaient pu croire, qu'il donne donc inépuissablement à penser, et que cette énigme, peut-être, est une icône. Aux hommes de religion tentés par le fanatisme, nous rappellerons qu'au-delà de toute pulsion totalitaire qui, voulant être tout n'est finalement rien, l'Autre est un signe majeur du mystère. Aux traditions issues de l'Inde, et qui résorbent tout dans

dans l'intériorité, nous dirons que le rapport de l'unité et de la diversité n'est pas un rapport de résorption de la seconde dans la première, mais une antinomie au coeur de l'absolu, de sorte que le prochain nous est rendu comme visage de l'infini. Aux traditions abrahamiques, nous dirons que le Dieu vivant, dans sa transcendance inaccessible, pourtant "plus proche de nous que la veine de notre cou", comme dit le Coran, ne peut être identifié à nos passions collectives, devenir l'instrument de notre vengeance ou le totem de notre enfermement. Il faut revenir au noyau de feu de chacune de nos traditions, à la révélation du Miséricordieux qui pose l'homme comme une liberté responsable, appelée à la justice et à la compassion. L'homme "image de Dieu" pour les uns, "vicaire de Dieu" pour les autres. Certes nous voyons bien que sur certains points fondamentaux nos traditions ne coïncident pas. Mais seul Dieu a le secret de "l'unité transcendante des religions". Là où ce secret se dérobe à nos yeux, il nous appartient de remplacer l'exécration et la guerre par la prière et par l'amitié. L'altérité doit renvoyer à Dieu, non à la mort. Nous devons nous repentir pour toute vision réductrice et disqualifiante de l'autre. Et nous, la "race pacifique", nous devons tout offrir à Celui qui réunit le maximum d'humanité et le maximum de divinité. Les Pères de l'Eglise voyaient le Logos dans toutes les théophanies de l'Ancien Testament. Nous découvrons aujourd'hui la multiplicité des "alliances", des "économies" du mystère (déjà ^{suggérées} ~~suggérées~~ par un Irénée de Lyon et un Maxime le Confesseur) et il nous faut y découvrir autant de théophanies du Logos. L'esprit de croisade est contraire de l'esprit de la Croix, c'est-à-dire **au** Saint Esprit. Le temps est venu de libérer le mystère de nos anthropomorphismes et de nos "sociomorphismes" pour témoigner de l'humilité de Dieu et de la forte douceur de l'homme.



Ainsi cesserons-nous de réduire l'Islam à l'"islamisme". Nous l'aimerons pour le meilleur de lui, dans sa foi, sa noblesse, sa réserve, sa tristesse peut-être, sa vénération pour Jésus, "sceau de la sainteté" et la maternité virginale de Marie. Massignon disait que l'Islam est la religion de la foi, le judaïsme de l'espérance et le christianisme de l'amour : qui sait? Dieu sait. Nous cesserons de dire que l'Islam ignore ou rejette sa mystique, après avoir lu Rûmî ou Mohyiddîn ibn Arabî, et prié devant leurs tombeaux à Konya et à Damas. Nous sentirons dans l'Islam shiite la hantise de l'incarnation, la souffrance du non-accomplissement messianique, l'attente de cet accomplissement. Nous écouterons la critique musulmane de nos sociétés vides de sens, oublieuses des droits de Dieu. Ensemble nous comprendrons que les droits de Dieu sont inséparables des droits de l'homme. Ensemble nous nous repentirons d'avoir voulu faire de la femme un objet érotique, chez nous par le dévoilement et chez eux par le voilement. La présence de fortes minorités musulmanes dans les sociétés européennes doit favoriser cette rencontre.

Pareille évolution ne peut se faire sans un tenace effort de justice planétaire et la mise au point de nouvelles dimensions de développement de l'homme. La "race pacifique" doit pratiquer, pour favoriser le partage et l'échange entre le Nord et le Sud un style de limitation volontaire, un refus de l'anti-ascèse publicitaire. Entrepris déjà dans une multitude ^(de) micro-réalisations, le développement matériel du Sud ira de pair avec le développement spirituel du Nord. Un nouvel ordre économique et juridique mondial, un développement harmonieux de toutes rives d'une Méditerranée ^{n/} débarassée de sa pollution, ne viendront pas de la domination d'une super-puissance, ni du jeu aveugle de l'argent, mais d'un changement en profondeur des mentalités, changement dont le témoignage

de la "race pacifique" sera le ferment.

Sauvegarde commune de la création, effort de justice et de partage à l'échelle planétaire, transformation de la culture par la beauté " qui suscite toute communion" permettront de canaliser la violence dont une sainteté royale et prophétique, une chevalerie de la vie, assureront peu à peu la ~~méta~~amorphose créatrice. La guerre alors, du moins la vaine guerre des armes, cette "aventure sans issue", deviendra un jeu pour enfants. Ce ne sera pas pour autant " la fin de l'histoire" mais le passage à une autre étape de l'histoire où les affrontements seront essentiellement spirituels, comme Soloviev l'a prédit, avec une feinte naïveté, dans son Court Récit sur l'Antéchrist. La "race pacifique", alors, devra devenir prodigieusement inventive. Nous aurons besoin, comme le demandait Simone Weil, d'une sainteté qui ait du génie. Mais, et c'est le cas de le dire, ceci est déjà une autre histoire.